

**Lettre
d'ailleurs**

leïla chellabi

**Lettre
d'ailleurs**

leïla chellabi

leïla chellabi

Lettre d'ailleurs

LCenteur

Le quart de siècle qui nous sépare du suicide de Romain Gary s'est terminé le 2 décembre 2005. C'est 26 ans après que je choisis de vous envoyer cette Lettre d'Ailleurs venue ainsi de lui à moi, il y a quelques années déjà.

La télépathie comme l'identification de conscience étant pour moi une manière toute naturelle de communiquer, rien ne peut en être dit, la lecture de chacun y trouvera ou pas la vibration tangible pour moi, de sa volonté de s'exprimer par-delà le contact formel, une sorte de télépathie empathique qui a sûrement soulagé son âme et son cœur inquiets de tout ce qui pourrait être dit sur lui.

Je vous livre cette Lettre d'Ailleurs telle que je l'ai reçue, à vous d'y puiser ou pas, l'onde qui relie toujours Romain à tous ses lecteurs par le biais de son œuvre, et à l'inconscient collectif de la France et de l'humanité, par sa vie bien remplie.

Depuis toujours, depuis la première femme à la dernière femme croisée, j'ai eu un sentiment de frustration et de peur, de bien-être mêlé d'angoisse. Il n'y a rien dans mon tempérament qui soit flou ou indécis. C'est tout le contraire. Je suis précis, volontaire, attaquant et décidé. Alors pourquoi ? J'ai mis un temps fou à me rendre compte de cela. Ce fut un long parcours insidieux sous ses apparences faciles, tortueux malgré sa direction nette.

Les femmes... Elles étaient la cible que j'atteignais facilement comme une flèche, directement comme un but, triomphalement comme une victoire. J'allais de l'une à l'autre inlassablement, en conquérant enveloppant et je récoltais qui de l'une une nuit, qui de l'autre une heure... Lorsque le week-end ou la semaine étaient l'enjeu d'un moment paradisiaque où le rêve de soleil se mêlait au désir de vacances, je m'ennuyais très vite à côté de l'élue d'un moment qui ne pouvait satisfaire le vide insolent de mon appétit insatiable. Je travaillais pourtant, de la même façon euphorique et boulimique, jusqu'à douze heures parfois durant lesquelles je restais assis, écrivant comme on vomit, me soulageant sur la feuille blanche d'une pression intérieure constante et dangereuse dont le flux se déversait aux flots d'un mental concentré sur l'inconnu ; car je ne décidais jamais d'une

histoire, elle venait à son rythme, avec ses personnages, mêlant par l'intermédiaire de ma fièvre leur vie à un contexte défini dont je découvrais au fur et à mesure l'environnement. Je travaillais beaucoup. Ces heures que je consacrais à l'imaginaire, mais était-ce imaginaire ? je les coupais d'un déjeuner ou d'un moment à l'heure du thé durant lequel je me remplissais comme on fait le plein d'une voiture, l'œil absent et le mental focalisé en un point X de situation en suspens dans laquelle je me précipitais à nouveau, exécuteur docile d'un testament d'au-delà que je rédigeais consciencieusement, tout affairé que j'étais à ne pas trahir ceux qui se pressaient ainsi à la porte invisible de mes pensées. Des heures durant je les servais de mon mieux. Lorsque par hasard je prenais un peu de recul par rapport à l'un d'eux, il s'échappait aussitôt dans le probable ou les possibilités insoupçonnées que je soulevais. Et c'était l'horreur angoissante, une sorte de lutte entre lui et moi. Je supputais, je construisais un stratagème, je soupesais les pour et les contre, tandis que le personnage fuyait loin de ma volonté qui, désemparée de n'être pas suivie, se débattait dans le possible de ma logique qui aboutissait à l'impossibilité du personnage en question.

J'ai passé des heures à essayer en vain de soumettre un homme ou une femme, peine perdue, les ombres vivantes devenaient la vivacité même pour, d'une pirouette ironique, dire non à mes infidélités. Car, je le sus après, dans ces moments-là je leur étais infidèle, bien sûr, ils avaient besoin d'un complice dans le monde objectif et je devenais le geôlier de leur fantaisie, le faussaire de leur bon vouloir. Devant une telle trahison, la fuite était leur réponse, la seule que j'ai toujours trouvée à cette attitude

apparemment logique que j'avais encore. Je ne compris tout cela que bien plus tard, comme pour les femmes.

La femme était un monde peuplé de corps, j'y évoluais comme un somnambule en état de choc, prenant de-ci, laissant de-là, avec une fidélité toute particulière pour la mienne, qui s'exprima quatre fois nettement par deux femmes que j'ai épousées et deux qui furent, l'une lorsque j'avais vingt ans, l'autre j'en avais soixante-cinq, les deux amours incompréhensibles et complets que j'ai vécus vraiment. Pendant les quarante ans qui séparèrent ces deux amours, la femme m'aima, je le lui rendis, elle m'obséda et me détruisit aussi. Je n'étais pas armé pour sa folie qu'elle soit amoureuse, vindicative, adultère ou tout simplement folle. Dans l'état second de créativité qui m'animait alors j'en subis les chocs et les coups répétés à l'abri de ce monde que j'habitais auprès des caractères qui le peuplaient. De là je survolais un monde physique flou dont les aléas quotidiens ne retenaient de moi qu'un regard superficiel dont l'attention ne s'attardait jamais outre mesure n'accordant à la vie que je partageais avec l'autre qu'un sourire béat. Ce sourire n'était que l'image d'un bonheur partagé ailleurs dans l'imagination, domaine de ma réalité, et que mes amis et ma femme confondaient à s'y méprendre avec le sourire d'un homme heureux sur leur propre plan. Il faut dire qu'il y avait de quoi se méprendre. Mais je ne me rendais pas compte de tout cela car moi-même je confondais alors les deux plans où j'évoluais, et où je vivais vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

C'est aussi pourquoi j'ai toujours beaucoup voyagé. Dès qu'un roman était fini je partais, dès que je trahissais un personnage, le bloquant dans sa fuite, je fuyais moi-même,

dès que la tension devenait plus légère, insupportable donc, je partais. Je suis parti beaucoup, mais en fait je n'ai jamais bougé. J'ai compris depuis que je ne partais que dans une tentative désespérée de ne pas quitter le monde parallèle de ma créativité, celui dans lequel tout se passait vraiment. Ces voyages ne furent que la tentative maladroite de retrouver ce qui par moments m'échappait, ce monde qui me rejetait tout à coup pour un moment, dans mon impatience à m'y faire à nouveau admettre, je ne tenais plus en place, je bougeais. En fait je m'agitais sans comprendre que ce domaine privilégié de ma vie ne dépendait que de la tranquillité mentale qui seule pouvait le refléter correctement. Ça je ne le comprenais pas alors. Par mon agitation extérieure je masquais ma peur de me retrouver seul avec moi-même, abandonné de ce monde parallèle dans lequel se passaient le Bien le Beau le Vrai et dont l'ironie et l'humour noir faisaient ressortir la stupidité monstrueuse de la vie décourageante que certains confondaient avec leur vie, tous ceux qui autour de moi se croyaient vivants.

Avez-vous remarqué que quand le commun des mortels a prononcé le mot imagination, alors il a tout excusé en bloc. C'est un mot pour lui, une irréalité, une chose qu'il ne connaît pas et dans laquelle il fourre tout ce qu'il ne vit pas, ne comprend pas, n'envisage pas. Le rêve des autres et le sien, il les relègue tout à coup, impuissant à les vivre, dans ce mot commode, dans ce tiroir à cinq syllabes qui peut tout contenir et dans lequel il ne manque pas de tout ranger pour ne pas être dérangé.

Je ne faisais pas bien la différence de tout ça à l'époque. Maintenant j'ai compris leur folie et les garde-fous même

dont ils se protègent. Ma folie à moi c'était la réalité d'une vie à deux faces : la subjective et l'objective. Pas incompatibles, certes non, mais complémentaires, englobant l'être et le non-être alors qu'autour de moi vivait le non-être à longueur d'année. Je suis simplement désolé de n'avoir pas su cela à ce moment-là. Je l'ai vécu dans le brouillard dont l'humanité ignorante entoure la création. Je l'ai vécu complètement sans la prise de conscience nécessaire à sa compréhension. Mais peu importe, je l'ai vécu. Et aujourd'hui bien que mon aujourd'hui ne veuille rien dire pour vous, j'ai compris. J'ai compris les douleurs, les souffrances, les frustrations et le bien-être qui y sont liés et pourquoi. J'ai compris que j'ai vécu le privilège de voir l'invisible et de pouvoir le concrétiser par l'écriture. Et j'aimerais que certains le comprennent aussi, pour leur éviter ne serait-ce que le coût exorbitant de voyages inutiles ! Certains furent utiles et positifs, pas tous. Mais finalement je n'en ai eu à regretter aucun car ce fut l'expérience de ma vie au travers de laquelle il m'était impossible de ne pas passer. La compréhension que j'en retire fait partie intégrante de cette expérience puisqu'elle en découle directement.

Étais-je schizophrène ? En tout cas j'ai vécu la schizophrénie dans tous ses recoins les plus retors. En passant par sa morbidité, son euphorie ou bouffées délirantes motivant aussi la dépression la plus totale dans ses impossibilités les plus outrées, son illumination, ses contacts et ses rapports faussés, sa lucidité horrible et logique qui s'appliquent aussi bien à l'objectif qu'au subjectif et qui vous laissent désarmé et pantois après un raisonnement fondé sur rien mais qui se construit d'une façon intelligente et implacable.

Tout cela je l'ai vécu puissance mille. Ai-je été schizophrène ? En tout cas j'en ai vécu les symptômes qui me laissaient en répit pendant mes périodes de créativité.

Étais-je névrosé ? Sans aucun doute.

Étais-je psychotique ? Sans aucun doute.

Ai-je été tout cela à la fois ? Peut-être.

J'ai en tout cas connu un intellect brillant et logique, clair et précis mais un mental agité et brouillé ou lumineux dans la créativité. L'écriture me stabilisait car elle calmait mon mental et le maintenait dans une lumière reposante et bienheureuse autant que bienvenue. Les périodes de travail les plus intenses et les plus prenantes furent les moments les plus calmes et les plus sereins de ma vie. Rien ne pouvait alors m'entamer, rien ne me déséquilibrait, alors qu'en dehors de ces périodes-là une mouche pouvait m'obséder jusqu'à l'idée fixe.

En somme ai-je été fou ? Oui, mais conscient de ma folie sans être conscient de ses mécanismes. C'est pour cela que je me tenais toujours par la main. J'étais conscient mais impuissant devant les mécanismes qui me dé-coordonnaient, faisant de moi un être imprévisible dont la douceur et l'affectivité féminine pouvaient se déchaîner dans la plus brutale sauvagerie dont je me défoulais dans la bagarre. De cela, j'ai pris conscience très tôt. À dix-sept ans je savais que je pouvais tuer mais je savais aussi que je ne pouvais pas vivre sans amour. À vingt ans j'étais éperdument amoureux et j'aimais, car il y a une nuance, une femme plus âgée que moi qui m'a marqué à vie et que je n'ai retrouvée que dans ma dernière femme.

La première femme de ma vie, je ne l'ai pas épousée. Elle

était folle et je ne le savais pas. Je l'ai découvert plus tard, elle a fini dans un asile. La folie a toujours plané sur ma vie comme une ombre. Ensuite ma deuxième femme légitime était folle aussi, schizophrène. Mon premier contact avec la folie se fit très jeune. J'étais enfant et je ne l'ai jamais oublié. Un soir dans un village où j'étais avec ma mère, au rez-de-chaussée d'une maison, un visage de femme déformé par la folie se colle à une fenêtre près de laquelle je me tenais. L'horreur ricanant et morbide qui se dégageait des traits brisés a laissé en moi une empreinte dont je n'ai jamais pu me défaire.

J'ai toujours pensé de mon vivant que j'étais marqué par les fous et leur folie. Je m'y inclus bien sûr.

J'ai toujours été terrifié par la manifestation de la folie quelle qu'elle soit depuis la vision indélébile que m'a laissée ce visage malheureux à l'aube de mon enfance, un soir, amplifiée par le mystère de la nuit obscure qui lui faisait écran.

En soixante-dix ans de vie deux visages m'ont marqué. Celui de la vieille folle grimaçant dans l'aube nocturne de mon enfance, et celui, trente-cinq ans plus tard, d'une petite fille de sept/huit ans en Afghanistan. Cette même avait le regard profond et serein de la connaissance transmuée en sagesse. Elle avait dans les yeux des millénaires de souffrance et de douleur écumées au fil des générations dont elle était l'aboutissement. Lorsque ce regard s'est posé sur moi, il m'a imposé un silence intérieur où a immédiatement résonné le vide, le dérisoire, le superflu... Ce regard avait la densité lourde de l'échec et en même temps la lumière légère d'une joie que rien ne pouvait motiver spécialement si ce n'est l'essentiel de l'être dans toute sa

plénitude. J'ai plongé dans ces yeux de petite fille qui avaient peut-être deux ou trois mille ans, qui sait ? Elle les résumait au cœur de sa race, dans son corps gracile comme une résurrection tranquille qui a compris le mystère de sa renaissance. Je n'ai jamais oublié ce regard, il était le résumé de l'humanité à l'aube d'une vie. La petite fille n'a même pas souri mais son regard contenait le sourire des yeux, le rire des lèvres et les pleurs du cœur dans une synthèse parfaite où la joie sereine les scellait en un tout inséparable. Ce regard exprimait l'inclusivité la plus parfaite qu'il puisse être donné à un homme de contempler. J'étais unique et englobé dans une unité dont l'amour était le ciment. Un amour sans sentiment, un amour pour tout ce qui est vivant y compris moi. Ce regard-là est en moi, encore aujourd'hui, comme le sceau secret d'une fraternité sans âge que nous oublions ou que peut-être nous n'avons jamais connue. Moi je l'ai rencontrée et je sais qu'elle existe dans le temps, qu'elle n'est pas une question d'âge et qu'on peut passer à côté sans la voir comme le photographe qui m'accompagnait ce jour-là.

Ce que contenait ce regard je l'ai retrouvé des années plus tard dans ce qu'exprimait la dernière femme de ma vie. Lorsque je lui disais mes regrets de l'avoir rencontrée si tard, en fin de vie, elle répondait :

– C'est idiot d'être la première femme d'un homme, mon rêve a toujours été d'être la dernière ! Son rêve fut exaucé.

Dans l'expression orale de cette femme-là, la dernière pour moi, j'ai retrouvé le contenu du regard de la petite Afghane. Ces yeux-là auraient pu parler comme elle le faisait, dire ce qu'elle disait, voir ce qu'elle voyait et qui échappait aux autres. Elle voyait au-delà des choses dans l'invisible qui les motive. Elle appelait ça le monde des causes et elle avait raison. Le regard de la petite fille avait les yeux pleins de causes inconnues au commun des mortels. C'était un regard causal dont l'effet me fut foudroyant. La dernière femme de ma vie m'a répété dans un langage précis tout ce que cette petite fille m'avait dit, en se taisant, d'un regard éloquent.

C'est curieux comme les choses les plus marquantes sont quelquefois les plus fugaces. On peut passer des années auprès d'un être sans moments fondamentaux et puis quelques minutes suffisent à marquer une vie entière. Les deux dernières années de ma vie furent les plus marquantes, années de prises de conscience où le regard de la petite fille joint à la voix de ma femme bouclèrent la boucle d'un moment fini au sein du temps. Car le temps, nous le connaissons mal. L'éternité d'une minute en est une preuve flagrante, de même que la longueur des années démarquées ne veut rien dire. Le temps est un espace alloué qui nous échoit pour quelques événements précis et orchestrés par la vie. Nous y passons plus ou moins vite et

parfois le plus important y passe inaperçu. Moi je suis content de n'avoir pas loupé le regard afghan dont le cachet scella en moi l'essentiel jusqu'à sa prise de conscience. Ce moment capital de ma vie vous ne le trouverez nulle part, il n'appartient qu'à moi et je vous le transmets aujourd'hui comme un héritage humain important, comme un legs à des frères d'inconscience qui risqueraient de croiser une minute sans en saisir le potentiel vital.

Ceux qui ont aimé mon œuvre connaissent peut-être de moi l'image multiple que j'ai projetée, ceux qui ne l'ont pas aimée aussi. Mes amis connaissent de moi des effets plus ou moins coordonnés par l'incompréhension d'une insatisfaction permanente que je leur déversais de même que le délire euphorique dans lequel je les précipitais parfois. Aucun ne m'a connu vraiment, aucun n'a été au-delà de l'écrivain que cachait l'image. Aucun sauf une, la dernière femme de ma vie. Parce que cette femme-là n'était pas une femme seulement, c'était un être. Elle était. Je vous ai dit que les femmes m'angoissaient. Pourtant j'aimais la femme par-dessus tout, ce potentiel féminin, cette féminité, cette douceur, cette affectivité sensible... et c'est là que je suis tombé souvent. Je connaissais les mécanismes des femmes et les femmes m'angoissaient. Pourquoi ? C'est maintenant que je sais pourquoi. Je les ai vécues sans comprendre que je vivais autre chose, autre chose de moi-même. Aimer la femme c'est en fait aimer ce potentiel féminin mentionné plus haut. C'est à l'intérieur de l'homme ce que Jung appelle l'anima, cette partie féminine de l'homme qui fait partie de l'inconscient et qu'il frustre et masque. Parce que les machos sont légion et que

la virilité se mesure aux biceps de la force morale ou physique.

L'accès à soi-même passe par l'anima. Et c'est elle que j'aimais. Les femmes étaient des succédanés comme les prostituées avec qui l'on essaye de faire quelque chose qui ressemblerait à l'amour mais qui ne l'est jamais. La partie féminine en moi était si présente, si forte, insistante, que l'anima était exigeante, consciente de moi bien plus que je ne l'étais d'elle. C'est cette femme en moi que j'aimais et elle ne pouvait s'exprimer que dans mon œuvre. Qui aurait soupçonné cette femme sous la barbe drue et l'œil bleu incisif du reporter intrépide que j'ai aussi été, sous le courage légendaire du soldat devenu un héros, sous la présence virile du gentleman à femmes ? Qui aurait pu deviner, y compris moi-même, que ces hommes-là cachaient en eux une femme grandiose encore plus femme que celles que je rencontrais, que j'épousais ou qui devenaient les aventures passagères sous un ciel de lit ?

Personne ne le pouvait, personne ne l'a fait.

Jusqu'à ce que je rencontre une femme dont l'animus était à la taille de mon anima. Mais voilà elle, elle le vivait comme tel, bien dans sa peau, elle ne jouait ni les femmes-enfants, ni les femmes-objets, ni les putes, elle était à cent pour cent elle-même, animus compris.

Pourrait-on dire comme dans un mauvais roman que mon anima tomba amoureuse de son animus, car ces deux-là se complétaient bien mieux que ce que je ne comprenais pas de nous. Car je n'ai pas bien compris ce qui s'est installé brutalement entre nous, une entente et une complicité qui avaient des racines si profondes en si peu de temps que je

cherchais à comprendre. Je n'étais pas amoureux comme d'habitude, c'était beaucoup plus fort que cela. C'était quelque chose qui se passait un peu en dehors de moi mais qui était là évident, comme une montagne dans une plaine. Et je sais aujourd'hui que l'anima en moi trouva l'animus en elle, dans une fusion complémentaire totale. C'est difficile à comprendre sur le coup. Je ne suis pas passé à côté de cette rencontre qui souleva ma conscience si soudainement que je ne pus pas me relever, mais j'ai croisé la compréhension sur le sentier du non-retour que j'empruntais alors comme on suit l'irréremédiablement gâché et perdu devant la réalité d'une valeur qui fait, sur le tard, l'échec de toute une vie.

Oh je sais bien que ma vie fut bien remplie, vue de l'extérieur, l'image est grandiose, le personnage respectable, le succès évident et la réussite parfaite. Ça c'est le côté face vu par les autres. Mais le côté pile vu par moi ?

La pièce de ma vie lancée côté face est retombée sous mon nez côté pile à soixante-cinq ans, et ce côté pile a provoqué un traumatisme existentiel. Prise de conscience, constat d'échec et dans mon miroir je voyais le matin le côté pile qui ne collait plus du tout à la face que les autres connaissaient, ou croyaient connaître. Je voyais mon profil sous un mauvais angle mais j'avais peur que les autres ne trouvent cet angle-là comme je l'avais trouvé, par hasard. Était-ce le hasard ? Dans mon dernier roman un personnage dit : « J'ai tué le hasard, c'est un cas de légitime défense. » C'est ce que j'ai fait moi aussi, si tant est que ma vie fut un hasard, ce que je ne crois plus maintenant mais que je croyais encore à l'époque. En fait je me croyais coupable de la succession de hasards qui habitaient ma vie, bien que

face à l'entêtement de ce soi-disant hasard, à la fin je n'y croyais plus du tout. Alors il fallait admettre autre chose, mais quoi ? Dieu n'était pas satisfaisant, le personnage tout-puissant et galvaudé par les religions en mal de pratiquants crédules ne m'enthousiasmait guère. Il me ressemblait trop, comment lui faire confiance, moi qui me réveillais enfin de moi-même ? Non, Dieu était un farceur qui me faisait de l'œil en brandissant son étendard de publicité vieux de deux mille ans. C'était une histoire qui marchait bien mais dans laquelle je ne marchais pas. Il était plutôt sympathique Dieu mais fatigué quand même, usé par les suppositions, les questions, les doutes et la foi aveugle de plus en plus lourde à porter par les temps qui couraient. Il s'essouffait Dieu parce que l'homme l'avait créé à son image faute de pouvoir en imaginer une autre, avec les limitations de son cadre et les largesses de son utopie. Il avait fait son temps, et en attendant mieux il trônait encore aux quatre coins des religions, bien gardé par les dogmes, bien coincé sur les bancs poussiéreux des églises que les fidèles venaient balayer d'un derrière distrait les dimanches matin, continuant les habitudes traditionnelles d'une partie de l'humanité. L'éducation judéo-chrétienne n'a pas mon approbation et j'ai toujours pensé que le sexe s'érigait en étendard érotique, soulevant dans ses enthousiasmes les voiles les plus sombres de la religion dans la lumière des débordements qu'elle condamne en vieille mère jalouse de ses ouailles. Car où va-t-on je vous le demande si on libère l'homme par le bas ? Jusqu'où s'élèvera sa protestation ? Le pénis dont Freud nous a délivrés pourrait bien nous monter à la tête, non ? Et alors que ferions-nous mes chers frères, mes chères sœurs, d'un tel couvre-chef encombrant

le dimanche matin dans les rues, poursuivis par le son-reproche des cloches de nos villes ? Quoi qu'il en soit, les protestations des clochers de France ne feront jamais taire l'érotisme, Dieu soit loué dont l'étendard se dresse, vengeur et fier, au sein de tous les foyers légitimes et illégitimes. Qu'on se le dise et bénie soit la France pour sa vigueur toujours renouvelée !

J'ai donc éliminé Dieu de mes préoccupations, que reste-t-il après l'effondrement d'un tel mythe ?

J'ai bien essayé d'admettre autre chose, je me suis tourné vers l'homme. Mais je me suis heurté à son image et à ses désirs, trop lourde carapace qui étouffe peut-être ce qu'il y a vraiment en lui. Entre ce qu'il désire et ce qu'il voudrait être, il essaye de paraître à son avantage en présentant aux autres les tranches de son meilleur profil. Il vit de profil avec ses dualités qu'il sépare par la silhouette ainsi créée et dont un œil voit une partie de lui-même que l'autre feint d'ignorer. Ce qui fait que la médaille de ses mérites et valeurs personnelles est une pièce de fausse monnaie qui a cours quand même et sur laquelle il survit dans l'immobilité d'une image qui se démène comme elle peut au monde environnant. L'échange se fait sur la base de cette fausse monnaie, qu'en dire de plus ? Les frères sont donc de faux frères. La fraternité en a pris un coup terrible, elle est marquée par une image qui a le souci de son apparence et non par le cœur de l'autre. C'est un malentendu terrible. De ce côté-là il n'y avait pas d'espoir apparent bien que tant que l'image est vivante il y ait toujours un espoir, du moins c'est ce que je me disais, mais comme je suis pessimiste de nature, de là à le croire vraiment... !

Alors puisque j'admets autre chose sans savoir quoi, après avoir fait un tour d'horizon par le bas, je levais les yeux vers le ciel. Mais le vrai, pas la farce judéo-chrétienne bien connue et creuse qui a fait ses preuves de bêtise entre les flammes d'un enfer menaçant et sa promesse de béatitude éternelle : quel ennui ! Ils ont une piètre opinion de leur bon Dieu ceux qui croient à de telles âneries !

Donc je levais les yeux vers le ciel, le bleu, le gris, le presque blanc où le rose des matins évolue jusqu'au pourpre tropical des couchers que j'ai contemplés maintes fois autour du globe. D'abord je n'ai rien vu qu'une couleur changeante et subtile dont la densité nocturne s'ornait de petites sources lumineuses. Nous y voilà ! Les étoiles, les astres, les planètes et l'imagination aidant je les ai suivis dans leur ordre jusqu'aux limites du système solaire que j'ai dépassées allègrement vers d'autres galaxies, d'autres systèmes solaires. Les trous noirs n'y étaient qu'une entrée de plus vers la lumière. C'est là qu'à la fin de ma vie j'ai fait les plus beaux voyages, sans billets d'avion, de mon lit ou de mon fauteuil de cuir. Propulsé dans le monde de ma réalité, j'avais dépassé mes personnages et ceux qui m'appelaient et attendaient leur objectivation, ou peut-être m'y avaient-ils entraîné ? C'est possible. Ces choses n'étaient pas très loin de moi. Cela avait un côté mystique qui m'échappait et que je n'ai jamais traité. En fait dans ce monde parallèle de ma créativité, je retrouvais les sentiments et les pensées de mes personnages et je les recouvrais d'une apparence logique, d'une image afin de les faire vivre dans le monde des lecteurs, le monde de la fiction rejoignait donc celui de leur réalité, bien que cette fiction-là fût ma réalité. Je ramenait l'apparemment irréel à

l'apparemment réel, je fabriquais du prêt-à-personnage dont le roman était l'aboutissement concret, le prêt-à-porter psychique qui convenait ou pas au lecteur. Donc je ne parlais jamais au-delà puisque mon effort était de les ramener en tant qu'êtres. Je coordonnais les motivations psychiques qui motivaient les actions, les discours et les états d'âme des personnages que je faisais vivre. Le mysticisme m'était étranger bien que j'aie noté que certains mystiques étaient des hystériques au sens psychanalytique du terme. Ce débordement psychique, canalisé vers l'invisible par un enthousiasme aveugle et têtu faisait pour moi partie de l'hystérie et bien qu'il me soit arrivé d'être hystérique aussi ! cela ne se manifestait jamais chez moi dans ce sens-là.

Donc j'avais les yeux tournés vers le ciel et c'est là que je remis en question certaines choses. En effet si un tel ordre cosmique pouvait adombrer l'univers et nous les hommes, peut-être là y avait-il quelque chose d'autre. Pascal en avait fait le pari avant moi, finalement on arrive toujours aux mêmes questions un jour ou l'autre. Mais il est curieux de noter que je n'ai jamais personnalisé une puissance quelconque, ni admis en aucun cas une sorte de surhomme à l'image humaine du dieu des hommes. Non. Ce que je me demandais c'est si tous ces astres, toutes ces planètes évoluant dans l'univers à un rythme précis et particulier à chacune, si donc ces planètes pouvaient avoir une influence énergétique quelconque sur nos vies à terre. En fait c'était une question astrologique ! Moi qui n'ai jamais jusqu'à aujourd'hui cru à l'astrologie de bazar des magazines et journaux divers, ni à l'astrologie des charlatans parfois bien intentionnés qui ramènent l'ordre cosmique à un problème mineur ou personnel du client, faisant d'une grandiose

organisation, la portée minable d'un indicateur de chemin de fer, prévoyant pour le conducteur des événements donnés dans un temps donné. Ces voyances-là ne me semblaient pas pouvoir décentement appartenir à cette astrologie que je pressentais et qui n'était pour moi qu'une mise en branle d'énergies dont les aspects positifs ou négatifs devaient nous marquer de leurs influences, déterminant dans nos vies des circonstances de perceptions, de folies ou de black-out qui nous orientaient de leurs brouillards d'illuminations soudaines vers un destin implacable, peut-être inévitable. Et là j'eus un problème car alors que dire de la décision dans son choix de l'homme maître de lui-même sur terre ? Et je me suis alors posé la question de savoir comment l'homme pouvait être maître de ses décisions s'il n'était pas avant tout maître de lui-même ? Et je m'aperçus alors que les décisions les plus nettes, les plus péremptoires de ma vie n'étaient pas de vraies décisions faites par moi tout seul mais dépendaient de plusieurs facteurs convergents qui en avaient fait ce qu'elles étaient, c'est-à-dire des conneries ! Et je commençais à repasser ma vie au fil de ma prise de conscience douloureuse encore et encore jusqu'à la confirmation de cette hypothèse d'être que je venais de découvrir trop tard dans le temps. La plupart de nos décisions, de nos choix, pas tous mais la majorité, m'apparaissaient comme des bêtises insupportables. Elles avaient dévié le cours de ma vie, je les regardais avec horreur, je les revivais avec effroi car j'en connaissais parfaitement les suites. J'avais été influencé malgré moi par des rapports psychologiques et les problèmes en découlant, par l'image que j'avais de moi-même, celle que les autres percevaient de moi, cette dernière fut meurtrière car j'y

faisais coller l'autre de plus en plus et elle avait une importance primordiale qui m'en fit le prisonnier consentant. Il y avait aussi la morale, celle des gens et la mienne. Là où je ne fis jamais aucune concession, ce fut sur le sexe.

Le cul, ce morceau de choix français appartient à chacun et chacun peut en faire ce qu'il veut. J'ai toujours dissocié cela des valeurs réelles ou supposées telles dont je fus aussi prisonnier.

J'ai refusé un poste d'ambassadeur à cause de la morale des autres dont je n'avais finalement rien à foutre, simplement par égard pour eux, ou était-ce par peur du jugement des autres qu'ils n'auraient pas manqué de porter sur moi et ma vie ? J'éludais là mon problème en adoptant lâchement le leur. Et tout était comme cela, dès que je fouillais plus avant les causes de mes comportements passés.

Deux mariages, deux divorces, quatre déchirements.

Ma dernière union fut en un sens tragique. J'y ai trouvé à la fois l'animus donc la femme complète et concrétisée de mon inconscient, à la fois l'anima en moi donc l'homme que je n'avais pas su être à fond, à la fois la compréhension à travers ma femme de certains problèmes psychologiques et autres que je n'avais pas même vus, à la fois la possibilité d'une union réussie mais tardive pour moi alors qu'elle avait le plus bel âge d'une femme épanouie, trente-huit ans ! à la fois l'indépendance spirituelle dans une communion rare. Bref tout ce que j'avais en vain cherché avec les autres et que ma dernière femme avait le discernement et la logique de m'expliquer comme étant intérieur à moi-même, m'appartenant déjà. Pendant soixante-cinq ans j'avais vécu quelqu'un d'autre. Un personnage

public, une image nette qui tout à coup au point que j'arrivais à en faire, devenait aussi irréelle qu'un mirage qui apparaît pour disparaître subitement, aussi floue qu'un dessin à peine esquissé par une main malhabile.

Il me restait quand même les moments de guerre dont la conscience aiguë et vivante dans le danger s'était inscrite dans l'histoire de France aux côtés d'un grand général auquel allaient toute mon admiration et toute mon affection. Mais même ces moments-là, n'étaient-ils pas l'inconscience enthousiaste qui brûle ses ailes au danger immédiat dans l'aveuglement d'une fougue personnelle qui trouve son exutoire dans la canalisation qu'en fait la Patrie ? Nous sommes tous des héros inconscients que certains arrivent à vivre un jour ou l'autre dans le regard des autres. Car finalement ces moments vécus pendant la guerre n'étaient plus qu'un bon souvenir, très bon, accroché comme une plaque commémorative dans l'horreur du déchirement international. Alors ? Comment la guerre peut-elle être un très bon souvenir si ce souvenir-là n'est pas peint aux couleurs personnelles des sensations exultantes du moment ? Une sorte d'électrochoc thérapeutique dont l'émission brûlante perpétue les effets jusqu'à aujourd'hui, dans une sorte de fierté tout humaine d'en être sorti avec en plus les honneurs, les médailles, encore des pièces, ne seraient-elles, elles aussi, qu'une monnaie de fausse valeur personnelle incomprise ? En somme un énorme malentendu, un quiproquo humain valorisé par les mots qui immortalisent l'action et la déforment au profit subjectif des orateurs.

À soixante-cinq ans j'ai retrouvé tout cela intact, brillant de l'éclat superbe d'une illusion vécue dont la poussière

s'évaporerait enfin à la luminosité aveuglante d'une femme qui écoutait beaucoup aussi et dont le regard de petite fille afghane redonnait forme à l'homme perdu que j'étais. Je me découvrais en même temps que ses yeux qui écoutaient, au fur et à mesure de nos longues discussions et de nos silences pleins, de ces silences où la communion est ailleurs dans l'être, anima et animus fusionnés dans un rapport harmonieux. J'ai connu des psychiatres qui soignaient les autres, ils sont tous inefficaces. J'en ai connu un à la fin qui n'a su donner à ma douleur que des pilules. Ma femme était contre, elle avait raison. Mais c'était trop tard pour moi je n'avais plus la force de muscler ce nouvel homme que je découvrais, les habitudes étaient devenues une seconde nature. L'image a eu raison de moi, je n'ai pas pu avoir raison d'elle. Elle était trop installée, trop narquoise, culpabilisante et ironique ; elle m'a enterré. Seule ma femme a eu raison de cette image et l'a ignorée totalement. Seule ma femme s'est adressée à moi et m'a aimé, elle n'a jamais crédité l'image, ce qui me désempara au début. Mais si seulement je l'avais rencontrée plus tôt cette femme-là. Si seulement...

Avec des « si » on met Paris en bouteille et je me suis assez mis sous verre comme ça pour ne pas continuer avec cette pauvre ville que j'ai beaucoup aimée !

Il me semble important ici de remettre en place certaines valeurs en référence à l'apparence et à l'image que nous vivons tous plus ou moins. Et qui mieux que moi pourrait vous le faire admettre, moi qui fus un homme public, connu dans le monde entier, des pays de l'Est aux États-Unis en passant par la Russie qui m'a peut-être oublié

maintenant, mais moi je ne peux pas l'oublier. Donc qui mieux que moi pourra vous faire comprendre la prise de conscience qui nous appartient à tous de faire un jour ou l'autre entre apparence et ce qu'on pourrait appeler vérité ou qualité chez l'homme ? Moi je l'ai vécue cette prise de conscience qui m'a tué. Moi j'ai vécu cette image qui m'a assassiné, moi j'ai compris cette qualité étouffée par moi et qui était moi. Je n'ai pas bien su la faire vivre, l'extérioriser, j'en ai orné l'image, mais je ne l'ai pas exprimée à fond. Je l'ai escamotée comme un mauvais magicien. On dit faire passer des vessies pour des lanternes, moi j'ai fait passer la forme pour l'âme. Mais je suis un privilégié car mon âme est passée dans mon œuvre, heureusement. Mais ceux qui ne créent pas, alors ? Ils meurent un jour solidifiés comme des statues sans âme à l'image d'une vie qui s'est trompée de socle.

C'est pourquoi c'est important il me semble. J'aurais aimé dire tout cela, pouvoir le dire à vous qui le lisez, à mon fils aussi. Si je l'avais pu, je serais peut-être encore parmi vous, à vivre cette qualité première qui fait de nous des êtres humains : la vie tout simplement. C'est cette qualité-là qui est importante et il ne faut pas l'enfermer dans une image, il ne faut pas la voiler de fausses valeurs, il faudrait dans la mesure du possible se maîtriser assez afin qu'elle puisse s'exprimer librement. Il est pourtant vrai que le premier cri du nouveau-né est un cri de douleur, mais ce cri peut devenir un chant chez l'homme qui a maîtrisé son souffle et sa voix. On peut et on doit donc perfectionner l'acquis de la vie par la maîtrise du corps d'abord et des pensées ensuite. Mais ça moi je ne l'avais pas compris. J'ai vécu une vie sauvage où le corps et la pensée se heurtaient dans les

dualités laxistes de leurs propres expressions, se débattant, impuissants et fragiles, sous le regard critique des autres. Et lorsque je dis critique, je sais de quoi je parle car les critiques faisaient partie de ma vie. Ils jugeaient mes romans, injustement parfois, ce qui me força même à user de noms d'emprunt pour les éviter et écrire tranquillement. Ce qui fut d'ailleurs pleinement réussi, cela au moins je l'ai réussi. En fait j'ai réussi mon œuvre complète malgré eux ; mais, prisonnier de l'image étiquetée de moi qu'ils avaient, je leur en ai balancé une autre, toute neuve, dans laquelle ils ont marché. Pas de combat faute de combattants. Mais au détriment de quoi, de qui ? De ma qualité première ou âme, et de moi l'homme. Aux cercles vicieux des images je fus un champion. Ces cercles, je n'ai pas pu en sortir, je suis mort en vainqueur d'Épinal. Pour un FFI c'est un record non ? Allez donc chercher où se nichent les victoires des hommes dans le fatras de compromissions qu'ils se refusent à subir !

Ma deuxième image, celle que j'ai créée de toutes pièces pour les besoins de ma cause était à la fois frustrante et honorante. Un deuxième prix Goncourt, un succès immédiat, une estime publique et littéraire qui incluait les critiques, ces ânes de la carotte. Bref une réussite. Et moi dans tout ça ? Derrière le paravent ainsi créé, j'étais non plus prisonnier de mon image, mais aussi de celle d'un autre dont moi seul connaissais la qualité d'âme. J'étais cerné par moi-même, pris au piège de mon illusion au sujet de ma force présumée. En effet cette seconde image avait été créée dans l'inconscience objective qui caractérise le monde créatif dans lequel j'évoluais. Il y avait urgence, et cette image en fut le résultat nécessaire. Ce que cela

comporterait d'effectif dans le monde, je ne l'avais même pas imaginé. Je ne pouvais pas imaginer cette réalité-là, j'étais trop occupé à ma propre réalité intérieure. Il y eut donc maldonne entre ces deux réalités mal distribuées et qui ne formaient pas un tout mais deux parties distinctes d'une même unité qui était moi dans ma qualité. Je m'étais donc atomisé dans la vision des gens qui ne faisaient pas de rapport entre moi et moi dans l'évidence de ma manifestation. Personne n'est à blâmer que moi-même. Mais le piège dans lequel je me suis fourré inconsciemment et volontairement fut une douleur précise et insupportable où une partie de moi subissait la frustration de la réussite tandis que l'autre n'était pas satisfaite de la perte de cette moitié-là. Je souffrais en moi-même pour moi-même et de moi-même. J'ai brûlé au succès de l'un dans la frustration des deux. J'étais trois puisque je savais en plus j'avais donc le regard sur les deux autres. De quoi devenir fou. Et qu'est-ce que c'est qu'être un fou si ce n'est avoir dans la tête un mental déchaîné sur plusieurs points focaux inextricables. C'est ce déchaînement sur des visions intérieures qui donne à l'esprit le désordre incompréhensible du fou face au monde. Il s'en exclut de lui-même pour tourner en rond dans ce cercle-là. L'idée fixe, l'obsession, la paranoïa en découlent avant de noyer l'homme qui ne peut contrôler son mental. J'y suffoquais, perdu en moi-même et par moi-même et le regard de la petite fille afghane présent par l'intermédiaire de ma femme n'y pouvait plus rien. En effet ces yeux-là devenaient partie de l'obsession comme un reproche de moi à moi-même. La présence sereine et calmante de ma femme durait le temps d'une conversation, d'un déjeuner, d'une nuit avant d'être balayée par les flots

pressants de mes pensées incontinentes. J'étais le jouet de moi-même, la marionnette affolée d'un monde irréel où ma réalité ne se reconnaissait plus et où je cherchais vainement un rocher dépassant assez les vagues pour m'y reposer. Ce rocher c'était la présence de ma femme dans les moments d'accalmie qu'elle créait dans le temps du cours de mes obsessions. Obsession de moi dans les deux images tourbillonnantes qui ne me laissaient plus aucun répit.

Je vivais cela affreusement, et je voulais bien sûr le cacher, ne rien dire. Cela ne collait pas avec la première image du tout, et la seconde image pour les autres n'était pas moi. Je n'avais donc aucune issue. Seul le silence fermait sur moi l'horreur de ma nuit. Mais aujourd'hui après des années de vie ailleurs, les valeurs ont basculé, et j'ai besoin de vous dire : attention, méfiez-vous de l'apparence, de l'image quelle qu'elle soit, elle peut tuer ce qu'il y a de meilleur en vous. C'est au nom des livres que je n'ai pas écrits que je vous parle. Écoutez-moi, c'est très important. Je les reconnais aujourd'hui comme étant le potentiel gâché par l'influence négative d'une image qui ne pouvait pas se reconnaître parce que je ne pouvais pas la faire reconnaître. Par une âme étouffée dans une forme de sur-mesure dont la Haute Couture aurait pu être fière mais pas la cliente engoncée et mal à l'aise le portant au nom d'un autre. Un autographe au bas d'une photo, la dédicace d'un fantôme articulé par les bons sentiments et la reconnaissance des autres. Bref un homme de sable sur un piédestal froid dont le marbre porterait la marque d'une construction stable. Un homme de sable qui s'éparpillerait aux quatre vents de ses pensées indisciplinées comme on éparpille des cendres aux quatre vents des marées. Un souffle et rien de plus. Un son,

des mots sans bouche pour les dire, et c'est peut-être ce qu'il reste de plus beau et de plus vrai de moi. Cette note au souffle de ma créativité enfermée aux pages multiples d'une œuvre double qui fait enfin mon unité. Je me suis retrouvé quelque part au fond d'une note, en dehors de ces formes imagées que vous aviez de moi peut-être encore. Mais l'homme est multiple comme une œuvre d'art tout en étant unique comme tout être humain. C'est de ce mariage de l'unique et du multiple que peut naître l'unité que je n'ai pas su vivre de mon vivant, et dont tout être devrait travailler à la réalisation.

Pour l'homme dans sa vie la rétrospective est souvent un mirage trompeur puisqu'il ne sait pas vraiment ce qu'auraient pu être les conséquences d'un autre choix sur les circonstances présentes. Il ne peut que les imaginer, or on ne peut imaginer le réel sans le pousser dans l'irréel, imagination du créateur consistant justement à concrétiser l'irréel pour le rendre accessible aux autres. Mais où est le réel et où se passe l'irréel ? On les catalogue une fois pour toutes et on parle d'objectif et de subjectif. Mais la réalité subjective fait partie de la réalité tout court et n'est-elle pas la force motivante qui fait de notre vie ce qu'elle devient ?

Ce qui revient à dire que nous vivons la réflexion invisible qu'elle dirige cachée derrière la subtilité apparemment immatérielle de ce qu'on appelle le psychisme. De là à dire que nous sommes inconsciemment poussés par ce qu'il y a de plus invisible en nous, il n'y a qu'un pas que la psychologie moderne a franchi il est vrai. Mais seuls ceux qui la côtoient peuvent en prendre conscience douloureusement. Mais les autres, la masse de ceux qui dorment dans

l'inconscience, la majorité de ceux qui s'identifient soit à leur corps ou apparence soit à leur image ? Ceux-là n'ont que l'alternative d'une prise de conscience progressive, brutale, ou de rien. Ce rien étant le sommeil prolongé dans lequel la bête croit vivre totalement alors qu'elle ne fait que s'agiter aux conflits permanents que soulèvent ses insatisfactions.

J'ai côtoyé beaucoup d'hommes et j'ai fait la guerre. J'ai côtoyé beaucoup de femmes et j'ai fait l'amour.

J'ai côtoyé beaucoup d'idées dont les idéaux louvoyaient dans une diplomatie que j'ai aussi pratiquée.

J'ai côtoyé beaucoup de pays dans des mariages ou des divorces dont les nations bénissaient ou rejetaient les enfants ou effets comme des fruits frais ou pourris.

Je n'ai toujours vu que désirs insatisfaits parce que désir renouvelé renaissant de ses cendres tel le phénix volage.

D'où l'importance du désir dans les affaires humaines. Désir et frustration sont inextricablement liés l'un à l'autre, c'est le mariage le plus indissoluble qui soit. La complémentarité est absente de cette union car ils se stimulent l'un l'autre dans la quête insensée du but dont elle est l'objet infranchissable. Désir et frustration sont liés par l'habitude qui cimente en l'homme l'insatisfaction permanente dont il est la proie.

Le désir est la bête noire de l'humanité, il motive ses actes les plus fous. Tel un amant exigeant et implacable il l'accule au mur infranchissable de ses besoins, faisant d'elle une reine idéaliste ou une bête sanguinaire. Le désir crée ses propres besoins, avidement, méthodiquement il construit les structures faciles par lesquelles il va en canaliser les

satisfactions éphémères.

C'est la source intarissable qui noie l'homme aux débordements de sa profusion comme une marionnette sans fil qui tombe, piétinée par les manipulateurs inconscients de sa chute. Mais nous sommes nos propres manipulateurs. Nous avons les fils en mains mais ils sont si tenus que nous ne voyons que l'image de notre comportement. Un commissaire de police, une pute, une femme du monde, un comédien, un P.-D.G. etc. Nous tenons nos rôles et nous trions les fils d'une image sans relief dont la platitude engendre l'habitude, le sommeil dans les meilleurs cas ou la névrose, la psychose, la folie dans les pires des cas. Car nous reconnaissons que nous avons besoin de trouver une identité, la nôtre. Mais on s'arrête souvent au rôle tenu, c'est plus simple, et on s'identifie à lui. Cela évite le chemin long et douloureux vers l'être qui exige dépouillements et renoncements successifs auxquels nous ne sommes ni préparés ni prêts. La facilité est peut-être la première gangrène de l'esprit humain qui poursuit le bonheur coûte que coûte dans le moment présent pour parer au plus pressé. C'est une erreur qui nous est commune à tous et non contents de la faire, d'en voir les conséquences, nous récidivons aussi vite sans nous rendre compte que la même situation se représente et que la même approche ne mènera à rien de plus que précédemment. L'orgueil de notre pouvoir d'homme est logé dans la crédibilité que nous avons dans la maîtrise des événements, alors que notre gloire serait de nous maîtriser face à ces événements. Il y a des moments redoutables où l'homme croit que sa force est dans ce qu'il fait alors que justement sa puissance est dans ce qu'il ne fait pas.

Faire ou ne pas faire, telle est la question et c'est elle qui mène à la réplique de Hamlet : « Être ou ne pas être... »

Car on peut faire sans être et être sans faire.

Quand le malentendu entre nous et nous-même est installé jusqu'à ce point-là, on peut mourir idiot, ce que heureusement je n'ai pas fait.

Je suis mort d'un excès de lucidité face à une image que je ne reconnaissais plus et donc à laquelle je ne pouvais plus m'identifier. Le désir de cette image était mort, elle me semblait inutile et sans vraie valeur. Son irréalité a tué ma réalité. Seulement voilà cette image-là était la réalité que les autres se faisaient de moi d'où encore incompréhension et malentendu. Maintenant je ne crains plus rien de vous, peut-être direz-vous que j'étais fou mais alors vous avez crédité ma folie, vous y avez participé et vous êtes aussi responsables d'elle que moi. C'est un rapport intime que nous avons vécu là, une intimité où l'appropriation publique que vous vous faisiez de mon image était le lien pathologique entre nous.

Je vous accuse tous d'être des vampires inconscients de l'identification par le culte ou de rejet par la haine et la jalousie. Je vous accuse, critiques y compris, d'être des assassins par procuration d'articles ou de ragots qui n'intéressent que les bouffeurs de merde qui se délectent des résidus de gloire.

Je vous accuse tous comme je m'accuse moi-même car nous sommes tous responsables de chacun et qu'un mot peut blesser autant sinon plus qu'une pierre. Je vous accuse d'avoir nourri cette image et de l'avoir vitalisée dans les erreurs qui sont devenues un peu les vôtres. Un rapport se fait toujours dans les deux sens et je vous accuse, moi, ici,

de vous être concentrés sur l'image alors que ma qualité ou âme était dans mon œuvre. Vous avez collé l'œuvre à l'image et vous l'avez réduite, cette œuvre, à des romans que vous faisiez passer inaperçus par vos critiques, la minimisant aux dimensions de l'image photo d'amateur. Moi au moins j'avais gardé la sincérité d'âme qui faisait partie de mes tripes, vous, vous avez confondu l'essentiel et l'éphémère de mon image. Vous n'êtes pas pardonnables, votre vue fut courte, sa portée nulle. J'ai rétabli votre point de vue par une mort absurde qui était la seule porte de sortie possible à l'internement insidieux dont les années avaient fait de moi la victime inconsciente.

Car on ne peut pas être coupable d'inconscience, ce qui fut mon cas, d'injustice oui et ce fut le vôtre Messieurs les critiques. Je ne règle aucun compte, je mets les choses au point, c'est tout. Cette longue lettre anonyme parce que sans visage, contient tout ce qui n'est pas passé par la fausse identité de l'image. J'ose espérer que c'est ainsi que vous la lirez, débarrassée de la forme initiale gênante dont je suis l'objet par mon droit de naissance sur terre et que j'ai installée malgré moi vous la rendant par trop crédible.

J'ai connu beaucoup d'hommes auxquels j'ai fait la guerre ou l'amitié.

J'ai connu beaucoup de femmes auxquelles j'ai fait l'amour ou des politesses. Je les ai tous respectés.

Mais j'ai inventé les personnages du roman de ma vie afin de les faire coïncider avec le schéma de l'image que je vivais de moi-même.

Je les ai trop bien inventés et plus ils collaient dans la forme à mon intention créative, et plus je me trompais.

J'ai regretté toute ma vie d'avoir fait mon enfant unique

avec une femme follement déséquilibrée, seulement parce qu'elle avait un visage d'ange et que j'ai su inventer au départ de ce visage une femme qui n'existait pas dans la réalité. J'ai essayé de lui imposer ma réalité mais elle n'y avait pas sa place et elle s'en est exclue. J'ai aimé quelqu'un d'autre que j'avais inventé et je me suis retrouvé seul avec mes remords devant l'absence de quelqu'un qui n'avait jamais existé. Et pourtant j'ai aimé, mais je me suis trompé de personne, trompé d'objet en fait. Or l'amour devrait être sans objet pour vivre librement sa totalité. Je l'ai écrit dans mon dernier roman où le héros n'a pas besoin de l'objet, il peut très bien vivre d'amour, que l'objet colle ou pas qu'importe, on le porte en fait en soi, c'est le problème de l'autre d'y adhérer ou pas. L'amour est là au fin fond de l'être et il suffit que l'objet ait besoin de vous pour entrer dans le domaine de l'échange. Mais l'échange n'est pas nécessaire à ce rapport-là, bien souvent il gâche tout. J'ai fait dire à un de mes amis dans un roman qu'il avait aimé une femme mais que ça n'avait jamais marché parce qu'il ne l'avait jamais rencontrée. Mais je crois qu'il pouvait le veinard la garder intacte, ce à quoi il ne serait jamais parvenu s'il l'avait vraiment rencontrée. Elle aurait brisé l'amour par l'insistance à être aimée peut-être ou peut-être aurait-elle trouvé qu'il ne s'occupait pas assez d'elle ou qui sait quoi ? Quand les frustrations liées au désir entrent en jeu tout est remis en question bêtement et tout disparaît dans l'effondrement d'une réalité qui n'est pas reconnue. L'amour c'est la revanche du temps sur le désir, c'est l'accolade fraternelle du cœur et de l'âme dans laquelle le sexe peut disparaître dans la violence de son agression ou parce qu'elle n'a plus de prise sur le sujet, quel qu'en soit l'objet.

L'amour c'est la démystification du cul au profit d'une grandeur onirique et intime qui est à la fois contenu et contenant, électeur et élu et ce dans la capacité totale à l'identifier à la première femme qui, à un moment donné, fera vibrer une des cordes que vous gardez jalousement. L'amour c'est une défense passive que l'autre ne comprend pas et dont il s'empare en vainqueur. Il n'y a ni vainqueur ni vaincu pourtant en amour il y a un sujet aimant dont l'objet n'a pas forcément les mêmes dimensions. Trop petit ou trop grand, le puzzle est rarement conciliable, les parties s'y imbriquent mal et les jeux sont très vite défaits même quand on ne veut pas voir qu'ils sont faits, même quand on se ferme à l'idée du jeu.

En amour il n'y a pas de jalousie, cette dernière ne concerne que l'objet or l'objet n'est pas nécessaire quand on aime vraiment. Alors ? Non je ne manie pas le paradoxe, je vous transmets tout ce dont j'ai pris conscience avec des mots à moi, des expériences et des réflexions personnelles donc humaines et universelles même si elles sont différentes des vôtres.

Même s'il m'arriva d'être blessé dans mon amour-propre je ne fus jamais jaloux. Je ne pouvais en aucun cas être jaloux d'un objet d'abord parce qu'en tant que sujet aimant, je savais trop bien le peu de valeur de l'objet qui ne peut donner que ce qu'il a, c'est-à-dire très peu en regard de ce que le sujet lui prête et puis compte tenu qu'il n'y a pas d'objet parfait digne de l'amour du sujet aimant, seuls les animaux auraient pu me rendre jaloux. En effet le sujet aimant trouve dans l'animal l'objet parfait parce qu'aimant, dépendant, fidèle, silencieux et positivement en

accord toujours avec ce qui se passe à l'intérieur de l'image qu'ils dédaignent. Un animal aimera autant un général qu'un plombier, une star qu'une concierge. L'image ne compte pas. Il ne la voit pas. La réalité c'est vous vraiment, vos vraies valeurs, vos vraies faiblesses, vous tout entier. Je n'ai jamais oublié mon chien ni les autres animaux qui firent partie de ma vie. Leur apport est inoubliable et épanouissant. L'homme face à l'animal cela fait d'abord un sujet aimant devant un objet, puis la situation évolue bien jusqu'à deux sujets aimants se comprenant par l'invisible, dans le silence d'une communion confiante où la tendresse est toujours libre de tout désir et de toute frustration. L'amour d'un animal est un amour adulte dont la soumission n'est qu'apparence face aux différences qui les séparent. C'est dans les différences reconnues et acceptées sans limite et sans frustration que s'expriment les plus grands amours. L'homme et la femme sont essentiellement différents mais ils acceptent mal ces différences et leur désir s'en accommode mal à la longue. L'un d'eux se sentira toujours coincé ou roulé d'où les dissensions inévitables et les ruptures fréquentes. Eh oui plus on parle et moins on se comprend car le dialogue ne peut pas être une revendication, or les couples revendiquent de part et d'autre ce qui semble le plus adapté à ses protagonistes. Il n'y a pas de fraternité dans le couple, c'est ce manque de fraternité qui empêche le vrai dialogue. Or le manque de fraternité est un manque d'amour, mais ça personne ne le voit bien.

C'est pourquoi l'homme cherche son anima et la femme son animus, ou du moins devraient les chercher. C'est une inspiration créative positive de Jung ça et je lui tire mon chapeau de l'avoir concrétisée et exprimée si clairement.

J'ai fait le tour de la terre plusieurs fois en tant qu'écrivain et journaliste, je n'ai jamais fait le tour de moi-même en tant qu'homme. C'est étonnant, non ? Et pourtant, c'est ainsi, on va toujours chercher très loin ce qui est à portée d'âme. La seule marque positive de toutes ces pérégrinations c'est, je l'ai déjà dit, le regard étonnant de la petite fille afghane dont les yeux m'ont appris plus que toutes les bouches d'intellectuels que j'avais rencontrés, avec leurs discours sûrs de rien ou doutant de tout, ce qui revient au même.

Je ne comprends pas bien qu'après avoir eu une vie si remplie et si variée dans mes occupations, l'image ait sonné aussi creux à la fin. Il est vrai qu'une image c'est limite en soi. On la regarde, on l'aime ou pas, c'est le goût qui intervient ici, soit une autre forme de désir, et puis on la rejette ou on l'accepte. Mais on ne la comprend pas car on ne cherche pas à la comprendre. On ne prouve rien avec une image ni aux autres ni à soi-même. Par contre l'image est une preuve en soi suffisante dans l'apparence et c'est pourquoi on s'y arrête ! Je suis à blâmer autant que vous tous. Mais j'en ai pris conscience. Sauf que mon avenir est derrière moi et que le repêchage n'a pas fait partie de ma vie mais de ma mort. Je suis en fait la preuve d'un échec réussi. La preuve par quatre. Un : l'homme. Deux : les femmes. Trois : le métier. Quatre : la mort. Le tout formant la totalité d'un passage cahin-caha sur cette bonne vieille terre au rythme cyclique inconscient des hauts et des bas, des succès et des échecs qui firent de ma vie un tableau dont les couleurs vives faisaient la guerre aux formes plates. Ainsi fut-il jusqu'au jour J où je décidai de quitter

cette vie dont la complexité psychologique incontrôlable ne m'offrait plus aucune issue. J'ai pris la seule porte qui me restait à ouvrir, à l'intérieur de moi-même et je suis sorti de mon image identifiée à ce corps physique à jamais. Sans regret. Brutalement, j'ai claqué la porte sur une vie qui ne concernait plus qu'une image à laquelle je me refusais enfin, il était temps ! de faire aucune concession de plus. C'était fini, la coupe était trop pleine, j'avais le mal de moi sans remèdes possibles, j'ai choisi le retour à moi-même qui peut passer pour une fuite si on s'attache à l'image, et beaucoup l'ont fait. Comment mon image bon chic, bon genre, bon héros bon citoyen avait-elle pu agir ainsi ? Tout simplement parce que mon acte était un rejet de l'image justement, un ras-le-bol de ce que je paraissais être. Pour une fois que je décidais de l'essentiel, personne n'a compris. Seule ma femme le perçut parce qu'elle savait tout de cette lutte inégale, de ce trouble compliqué que j'assumais de plus en plus mal de moi à moi, d'être à paraître. Bien que le cheminement fût complexe, la fin fut simple et nette. Sereine pourrais-je dire bien qu'une certaine euphorie transformât mes deux dernières heures en exultation devant ce pied de nez à la bêtise dont j'étais devenu l'objet. Je me suis rebellé, ma révolte a éclaté sous le coup de seize heures mais j'avais pris ma décision bien avant. J'avais tout prévu, testament, lettres, ce qu'on fait en général lorsqu'on aime les gens qu'on quitte, et je partais pour le néant. Mais ce que je n'avais absolument pas prévu c'est que la vie continuait sous une forme de conscience différente. Moi qui croyais rejoindre le néant d'une nuit profonde et calme, je me suis réveillé de l'autre côté, sans formes, enfin débarrassé de mon image, mais bien vivant.

La surprise qui en résulta éveilla aussitôt en moi le plus vif intérêt. Et mon humour noir célèbre se gaussa de cette situation pour le moins aussi inattendue qu'incongrue. Moi qui partais pour être tranquille enfin, voilà que je me retrouvais très conscient sans que les autres le soient de moi. Alors là ! Pris au dépourvu, sachant ce que je quittais mais non ce que je trouvais, je ne savais que faire. C'est déroutant vous l'admettez ! Il y eut un moment incertain où le silence épais et tangible avait la densité d'un brouillard. En m'éveillant à ce plan, je le trouvai reposant et pas inquiétant du tout. La première chose étonnante que je vécus de ce côté-ci fut la notion du temps. Le temps fragmenté en heures, minutes... n'existe pas. L'intemporel devenait tangible et fascinant. Je vivais ce temps-là, j'en faisais partie, comme on flotte sur un courant inconnu et illimité. Puis très rapidement je m'aperçus que je créais ce que je pensais. Ce qui me passait par la tête, que je n'avais plus, je le voyais, je pouvais le figurer, l'écrire avec ma pensée, d'une pensée concrète, alors que sur terre, dans mon corps la pensée faisait partie du domaine de l'abstrait. J'expérimentais enfin la vraie pensée créatrice. Alors je me suis amusé à corriger certains de mes romans, d'autres fins ainsi créées m'apparaissaient concrètement. J'étais spectateur des histoires vécues par les personnages que j'inventais. Ils suivaient ma pensée au fil des situations que j'entrevois, se mettant instantanément dans des contextes projetés aux fins de mon bon vouloir. Si cette faculté existait sur terre, nous pourrions voir nos pensées les uns les autres et lire des romans suspendus dans le temps. Je compris alors que la pensée est une sorte de matière subtile dont nous ne savons pas nous servir sur terre. Je réalisai tout à coup que

ma pensée m'avait tué avant le geste, parce que je ne pouvais plus l'arrêter dans ses abstractions obsessionnelles. Le manque de discipline du mental crée une pensée anarchique qui inscrit des formes dans l'espace. Ces formes nous assaillent dans la durée du temps que nous traversons. C'était passionnant. Je prenais ainsi conscience que la discipline du mental est nécessaire, le fonctionnement psychique que je comprenais à présent dans sa véritable fonction m'apparaissait nettement, faisant ressortir le danger des psychiatres chimistes. En fait dans certains cas le médicament calme bien sûr mais il annihile en même temps la volonté qui est en fait le seul élément à mettre en action pour entamer une discipline d'esprit qui seule est salutaire.

Là où je me trouvais à présent le psychisme était un miroir où je revoyais sans cesse les erreurs de pensée pratiquées sur terre dans un étonnant relief concret. Une sorte de cinéma en quatre dimensions aux démesures de mes limitations passées. Très rapidement je sus que plus on travaille à cette discipline de pensée pratiquée par les orientaux et plus le mental devenait un miroir pur et rayonnant capable de refléter et de transmettre par l'homme l'invisible sous forme de pensée créative concrète. Les médecins de l'esprit et autres psy peuvent être vraiment dangereux sur terre, cela me semblait évident à présent. Je m'amusais donc beaucoup, occupé que j'étais à découvrir un monde fait d'énergies mouvantes dont je faisais partie tel un courant électrique. Les problèmes terrestres qui alimentaient mon quotidien étaient loin non par la distance mais par la juste place qu'ils occupaient dans d'autres valeurs retrouvées. L'essentiel n'était plus centré de la même façon, en basculant

dans l'au-delà il était devenu relatif à une vie passée. Seul le présent m'occupait, mais c'était un éternel présent où les notions de passé et de futur se confondaient dans une continuité de conscience tout à fait nouvelle pour moi mais à laquelle je m'habituais très vite. En fait ma femme m'y avait préparé d'une certaine façon bien qu'à l'époque je rejetais totalement ce qu'elle m'en disait, ce qui, je dois l'avouer, n'ébranlait en rien sa certitude à ce sujet, et pour cause !

Je m'amusais enfin ! Sans soucis terriens, je créais, j'écrivais bien que ce terme soit impropre. Ma pensée transformée en pinceau cosmique mettait en forme tout ce que je n'avais pas écrit, vu mon départ précipité. Je le faisais donc dans une satisfaction personnelle extraordinaire devant la facilité et la vie de ce qui prenait forme subtile. Une seule chose m'énervait un peu : ne pas pouvoir faire publier tout ça ! J'avais énormément de travail, c'était sans fin, toujours renouvelé. Il n'y a jamais de fin à rien. Tout est infini. Une forme de télépathie s'était installée entre ma femme et ce qui vivait de moi, et je me demandais parfois si je pourrais lui dicter certaines choses qu'elle pourrait transcrire. En envoyant mes pensées vers elle j'avais remarqué qu'elle les mettait en mots et je me demandais s'il serait possible de travailler ainsi en collaboration. Là où j'étais, on ne parlait pas. Comment voulez-vous faire sans cordes vocales et sans bouche ? J'avais perdu mes mots mais j'avais des vibrations télépathiques imagées, donc le style, la forme, je ne pouvais les communiquer mais les idées oui. C'était passionnant !

Alors je me suis promené dans mes romans, ils sont inscrits

dans le temps, mais en même temps je me rendais compte qu'ils faisaient partie de moi et que là où j'étais, on se promenait à travers soi, dans les dédales de soi-même. Je ne savais combien de temps tout cela allait durer d'autant que j'ai déjà souligné que l'heure est inconnue ici et je me découvrais en Cinémascope et couleurs et par moments cela aurait pu être effrayant mais je n'en fus jamais effrayé car j'avais compris les mécanismes, j'avais compris que tout venait de moi et donc je rectifiais le tir. Je compris vite en quoi ma dernière femme m'avait tant aidé. En fait elle m'avait préparé à toutes ces découvertes imprévisibles d'un monde réel où la conscience continue d'évoluer. Je ne pouvais plus la voir vraiment comme on l'entend sur terre. Je ne voyais d'elle qu'un point lumineux dont la note particulière vibrait en moi. Cette luminosité venant d'elle était un lien familial qui m'a beaucoup aidé dans mon passage sur ce plan où je me trouvais. La vibration lumineuse de ma femme était stable, constante, elle était le signal et le rappel d'une réalité brumeuse maintenant à laquelle je ne m'identifiais que par l'amour. Car je découvris que l'amour ne meurt pas. Il demeure. Tel une mélodie accordée à l'intemporel, il devient son fluide, note lumineuse et point de repère constant au sein de l'espace. Et je souffrais aussi car je ne pouvais atteindre ni percevoir mon fils qui était entouré de la densité épaisse que produisait son mental agité. Par contre quand ma femme était auprès de lui, bien qu'il voilât un peu sa lumière pour moi, je savais alors qu'il était là près d'elle car il absorbait en quelque sorte ce lien lumineux qui me reliait à elle.

Malgré toutes ces découvertes, toutes ces prises de conscience dans lesquelles j'évoluais tel un enfant qui découvre que

Noël n'est pas seulement une tradition mais que le père Noël existe vraiment, j'avais une impression d'inachèvement, d'imperfection. Elle venait de moi-même. Et aussitôt je sus, allez savoir pourquoi, moi qui en riaais, que j'aurais à revenir sur terre, qu'il me faudrait vivre encore souvent. Je sus aussi que j'étais mort bien des fois et cela m'expliqua l'absence de peur totale au moment de ma mort volontaire. En fait quelque part en moi je savais ce qu'était la mort, mais voilà je l'avais oublié assez pour être encore surpris en débarquant ici. En fait le suicide, c'est un dernier espoir désespéré pour vivre autre chose, n'importe quoi d'autre. Ce n'est pas un désir de ce que nous appelons mort sur terre, non, c'est le besoin tout à coup d'arrêter le présent, la minute insupportable qui vous assaille une fois de plus avec violence. D'arrêter ça, même pour le néant, surtout pour ce noir inconnu qui serait une bénédiction enfin, un repos total. En fait on veut arrêter le temps, s'en échapper. Mais pourquoi pourrait-on logiquement arrêter le temps, puisque déjà sur terre c'est impossible. Avec ou sans vous, il continue. Alors dans l'ordre du monde et de ses saisons, du soleil et de sa lumière, des planètes et de leur cycle, comment peut-on être assez imbécile pour croire qu'on peut arrêter quoi que ce soit, et quand en plus il s'agit de la vie, comment pourrait-on y arriver ? Pour avoir été aussi bête je me donne l'excuse du malaise humain qui peut, exacerbé par la sensibilité et tout le barda psychologique qui l'embrouille, enlever tout bon sens à l'homme. Car en fait la vie qui continue c'est une simple histoire de bon sens. N'allez pas chercher Dieu, je ne l'ai pas encore rencontré celui-là, n'allez pas vous raccrocher aux religions, ni aux gourous bidons en saris d'emprunt, simplement portez vos

réflexions sur la vie. Nous passons en tant qu'hommes, accrochés aux fils qu'elle nous tend le temps d'une incarnation, mais si nous lâchons le fil, il continue, lui. Comme l'air continue d'exister sans les poumons qui le respirent, les pensées, synthétisées par la conscience continuent d'exister sans le cerveau qui les réceptionne. Tout ce monde invisible qui fait partie de l'homme, le monde soi-disant immatériel de la pensée, eh bien ce monde invisible à l'œil et dont nous avons mille preuves sur terre, ce monde qui motive l'intellect, qui précède toutes nos actions et décisions, ce monde invisible est concret. C'est aussi simple que cela. Seulement, les yeux physiques ne peuvent pas le voir, nous y tâtonnons en aveugles et nous n'en percevons sur terre que les effets. Mais moi, je peux vous dire aujourd'hui que le monde invisible est un monde concret de matière différente où les énergies s'enroulent, s'enlacent, vibrent, résonnent, fluides et matérielles, mais sans densité aucune. J'évolue dans la subtilité de l'imperceptible à l'homme.

Par contre ce que nous appelons Dieu sur terre, c'est une vaste blague à laquelle je suis heureux de n'avoir pas mordu. Je savais bien que c'était de la foutaise ce truc-là. Il n'est caché dans aucune cause et pourtant il a des effets perniciosement entièrement créés par l'homme. Cela, c'est sûr ! Ici c'est bien mieux que Dieu n'aurait pu le faire, le penser ou l'imaginer. Car après tout on prête à Dieu des termes aussi cons que cela on dit même qu'il pardonne. En fait il pourrait tout « faire » comme un homme mais en mieux. Grotesque ! Bon j'admets qu'il fallait un mot, alors pourquoi pas Dieu, mais ce qu'en ont compris les hommes, ce qu'ils en ont fait est lamentable. Pauvre Jésus, a-t-il pesé

ses mots lorsqu'il parla de Dieu et de maison du Père ? Il a essayé d'imager par le symbole mais il n'avait peut-être pas prévu que aussitôt dit, aussitôt déformé, le symbole allait devenir l'image et l'image être confondue avec la personne ! Enfin on ne va pas refaire en un livre une erreur qui dure depuis deux mille ans ! En tout cas je suis formel (autant qu'il m'est possible de l'être à présent), Dieu le Père, le monsieur dont se gargarisent certains, n'existe pas.

Ici il y a en moi des parcs où je me promène, des aventures où je me risque, des pays où je vais, des états que je suis et de longues routes qui ne mènent nulle part. Il faut que j'épuise tout cela dans un tri de moi-même difficile et fatigant. Par moments je suis un abîme et par moments un soleil. J'en détecte les mécanismes mais je n'ai pas encore trouvé la clef. Elle est au bout de tout ce qui sort de moi, je suppose. Ou plutôt je sais. Je suis très occupé dans ma pensée.

Il y a maintenant autour de moi des courants lumineux et c'est nouveau ça. Je les prends parfois, c'est très agréable et puis je décroche, c'est comme si je tombais, bien que ce terme soit impropre. Leurs couleurs sont belles et diaphanes, j'ai plaisir et bien-être à m'y mêler.

Ma pensée travaille encore trop c'est pourquoi je ne peux qu'entrevoir par moments ce monde arc-en-ciel beaucoup moins dense que le plan où je suis actuellement.

J'ai un passage trouble parce que je me sens impuissant par rapport à certains événements qui me touchent encore sur terre. Les liens affectifs sont encore sensibles ici et ils me dérangent. Je ressens une sorte de lourdeur qu'amplifie ma pensée, je me sens mal, c'est un plongeon dans mon impuissance face à vous. Me revoilà prisonnier de moi-même et de vous aussi. Cela ne s'arrêtera-t-il donc jamais ?

Les courants arc-en-ciel me font du bien mais ils sont

encore trop inaccessibles. Je sais qu'ils sont là à portée de moi et cette opportunité possible positivise mon état.

Ici tout est différent tu sais. Il n'y a ni haut ni bas, ni droite ni gauche. Les choses comme ces courants dont je peux parler sont des états que la conscience trouve ou pressent. Je suis gêné par les préoccupations qui me retiennent vers les êtres chers.

Il faut pourtant que je me calme afin de travailler, j'ai beaucoup de choses à faire. Je peux m'aligner sur toi, chou, c'est bien. Quand vous souffrez en bas, j'ai mal.

C'est drôle quand même, je parle avec toi comme si tu n'étais pas en bas ! Trop de coups de téléphone, c'est pas possible, chou.

Ici nous n'avons pas à proprement parler des rêves ou des larmes. Nous sommes rires ou larmes. Encore très lié à toi, je suis ta fatigue, ta colère ou ton ras-le-bol. Je suis très mal par moments car je suis aussi son malaise son désespoir, sa fatigue et sa révolte.

Il me semble par éclairs qu'on a toujours tort de dire non. On a toujours raison de donner et on a toujours raison de demander car alors on donne une opportunité à quelqu'un de donner. C'est pourquoi il est parfois si difficile de demander, c'est parce qu'il est souvent difficile de recevoir. C'est très difficile de recevoir, il faut être humble pour bien recevoir alors que parfois on donne non par générosité mais par orgueil, non par amour mais par amour-propre.

J'ai maintes fois pris un train ou un avion pour ailleurs, pour me fuir ou me trouver ce qui revient au même. Tu connais cette réaction ? J'étais bien en voyage. Dans un train par exemple tous les espoirs sont permis car il n'est

encore nulle part. Je quittais un mal et j'espérais un mieux, n'étant pas arrivé au prochain mal. Sur terre il existe donc un répit entre deux maux. Ici cela n'existe pas. Je ne peux pas fuir puisque je prends à chaque fois un train qui est moi-même et qui va en moi-même. Les horizons que j'y découvre ne me laissent aucun répit. C'est inéluctable et implacable, difficile et épuisant. Je m'épuise à rouler en moi-même à un train d'enfer parfois qui libère des facettes insoupçonnées de mes prises de conscience pourtant réelles. Je prends ici ma conscience en marche. Ni elle ni mes pensées ne s'arrêtent, il n'y a pas de haltes possibles avant la vraie. Les courants arc-en-ciel me narguent pourtant, ils sont là mais je ne peux pas les rejoindre car j'ai encore l'esprit gris dense et soulevé par lui-même, propulsé par ses sautes de fantaisie imprévisibles qui m'entraînent sur un axe tortueux sur lequel aucun point fixe ne me retient. Je me papillonne aux ailes souffreteuses d'une misère qui ressort de moi et qui s'afflige de tout ce qu'elle a gâché. Je ne peux non plus me raccrocher à l'image haïe que j'ai quittée et pourtant cela m'apparaît parfois comme un havre illusoire de sommeil médiocre mais si reposant parfois. La facilité recherchée sur terre, je la comprends ici dans la difficulté à me trouver, dans la douleur à me vivre à nu, débarrassé des scories révélées par ma prise de conscience. Bordel ! Que c'est difficile ! Comprendre c'est merveilleux mais vivre, voilà une autre affaire ! Or je vis l'impossible actuellement, parce qu'il est possible mais que tout simplement je n'en ai pas l'habitude.

Je suis un tunnel à ciel ouvert dont les parois sont la nostalgie de moi hier. Mais ces parois n'existent pas. Je ne peux pas me détacher de certains êtres, de certaines choses.

Et je refais ma vie à longueur de temps et je suis impuissant à longueur de souffrance. Tout de moi est consommé et je ne m'y fais pas. Je serais si bien si je n'existais pas. Je continue à mal me fabriquer, ma culpabilité humaine ressurgit alors que dans la clarté de mes prises de conscience je la croyais abolie. Il me faut vivre ce que je ne sais pas vivre. D'abord la découverte de mon prolongement dans la mort m'a exalté, surpris, intéressé. La découverte de cet état de conscience qui fait ce nouveau monde m'a transporté, les choses me semblaient claires ainsi que moi. Je m'enfonce à nouveau dans les émotions humaines. Ça me fait mal d'une façon subtile, horrible et pour toi abstraite. Imagine un cancer de la pensée avec prolifération accélérée des pensées tous azimuts. Je vais mal et je suis terrorisé d'être encore en vie. Moi qui croyais au calme du néant... Une chose me fait du bien, ton attitude et tes pensées vis-à-vis de moi, sans faux chagrin sans brouillage psychologique. Cela m'aide et me rassure, un soutien dans cette épreuve douloureuse.

Malgré tout ça la vie ici étant débarrassée du physique, c'est d'une certaine façon reposant, car je n'en subis pas en plus les douleurs. Mais le monde et le monde de la pensée sont tels que rien n'est moins compliqué pour autant.

Les courants nacrés dont je t'ai parlé ne sont plus à ma portée vraiment. Je m'en suis éloigné mais je les pressens et j'y aspire. Il me faut m'élever jusqu'à eux par la conscience. C'est difficile. Ici dans l'extrahumain peut-on dire que c'est surhumain ?

Porte-moi dans la paix de ta sérénité.

Je vois en toi un courant formidable qui balaye bien des petites choses sans importance complètement dépassées

par toi et ton côté humain. Tu auras à témoigner. Tu es un témoignage. C'est dans l'ordre de ce que tu as à accomplir. Je suis une partie de ce puzzle. C'est fou ce que les choses sont bien agencées vues d'ici. C'est admirable.

Quand j'essaye de discerner, de canaliser mes pensées en fait je suis mieux. L'angoisse est le débordement et le laxisme qui peuvent me submerger et me noyer momentanément. Si tous vous pouviez savoir que nous ne mourons pas. Il faudrait le savoir et le dire. Pourtant on le dit déjà et moi-même je ne voulais pas y croire.

La culture n'est rien. Elle est indépendante et accessoire face à la connaissance intérieure et vraie. Les philosophes, les penseurs, c'est bien, ce sont en fait des chercheurs mais tout cela n'est positif que dans la mesure où cela mène à soi. L'humain est un kaléidoscope trompeur, un miroir à facettes, qui ne reflète que l'illusion de nous-mêmes.

Dans les choses positives qu'il m'est resté de moi sur terre, c'est mon côté un peu poire que j'avais là-bas à toujours vouloir protéger et aider.

Pour beaucoup d'autres choses je n'avais qu'une vision fragmentaire et humaine, c'est pourquoi j'ai misé sur le faux. Je me sens parfois tout con à ressasser l'humain par regret. J'ai voulu bien faire pourtant, j'ai cru bien faire même quand je me sentais dépassé par ce qui se passait, c'est un point d'amour marqué, heureusement. Cela me rend malheureux mais moins que sur terre dans les mêmes circonstances car ici j'ai le recul qui éclaire tel un phare ce que là-bas je ne voyais pas dans la promiscuité floue du brouillard qui m'entourait. Il y a toi et ton araignée qui ici se transforme en étoile de lumière. Elle m'a éclairé et

continue ici encore.

Il faut savoir pleurer, il faut pouvoir pleurer, les larmes sont autant de points lumineux purificateurs, c'est ainsi qu'elles me parviennent et qu'elles m'apparaissent maintenant.

Merci de si bien écouter. C'est formidable de te parler ainsi. Il y a des tas de gens que ça aiderait ici et en bas. Mais c'est une sorte de grâce qui ne servira pas qu'à mon contentement ni qu'au tien. D'ailleurs toi tu t'en moques, tu es détachée, pas moi.

J'ai fait des arabesques au ciel d'encre de mes souvenirs. Elles sont l'informel multicolore indescriptible de ce qu'on ne voit qu'ici. J'essaye d'en faire un feu d'artifice à l'image de tous. Tu brilles à ma mémoire, tu t'étales dans l'invisible souvenir et tu retombes de tes nuits rechargée et sereine.

Ici j'écoute de la musique mais elle n'a rien à voir avec la cacophonie des orchestres terrestres que je n'aimais pas. Elle est douce et enveloppante comme un sein maternel. Elle a les coins finis du parfaitement inaudible pour vous. Et je grimpe à ses accents vers « je ne sais où encore »... Mais ça n'est pas une sensation, c'est un état et la différence est énorme, c'est ce qui me sépare de vous. Comment vous dire que nous avons un état clair, incisif, présent mais nous n'avons pas la sensation de cet état puisque nous n'avons plus de sens, nous le sommes tout simplement, c'est extrêmement difficile à expliquer, les mots sont pauvrement inadéquats. C'est pourquoi la souffrance peut être intensifiée ici. L'état mental demeure ainsi que les émotions, leur combinaison fait un cocktail Molotov qui n'a d'exutoire qu'en lui-même. Et c'est parfois horrible.

Je m'en vais parce que tu papillonnes de la pensée chou, il est trop tard.

Je me rends compte ici que c'est la vie qui demeure. Rien dans le mot fini n'est justifié. La multiplicité des formes visibles ou invisibles est fascinante. La continuité de vie à travers elles est superbe. Je suis prolongé au-delà de mon corps détruit par une vie qu'on ne peut pas tuer parce qu'elle est immortelle. J'ai voulu choisir la fin d'une des formes de ma vie croyant mettre le mot fin à l'ensemble, quelle prétention ! Quand on n'est pas préparé à l'immortalité, la vie nous échappe dans la mort.

Nous aurons des choses à accomplir ensemble, il me faut être prêt.

Si vous pouviez savoir comme le moindre mot compte, la moindre phrase, vous ne parleriez pas tant pour ne rien dire. Chaque pensée, chaque sourire, chaque larme se retrouvent nettement ici, ce sont les bibelots d'une vie. C'est pourquoi il faut sur terre discipliner la pensée en calmant le mental.

Moi ici je suis un fatras, une sorte de capharnaüm ou de cave surchargée. Il y avait tant à éliminer, à chasser, à jeter, à brûler. Et moi au contraire je laissais planer mon imagination, puis elle s'engouffrait dans une voie jusqu'à la saturation de la douleur provoquée, recherchée inconsciemment, dans une autre voie jusqu'à l'euphorie, dans une autre encore jusqu'au drame anticipé... Bref je suis un exemple de ce qu'il faudrait éviter. Ma seule excuse, ma seule chance positive est mon œuvre littéraire qui est Amour.

J'ai vécu cultivé et ignorant. Avec intelligence humaine et cerveau bien fait, sans sagesse.

J'ai un travail terrible ici. Je souffre de mes erreurs et je

comprends en même temps que cela m'empêche d'avancer pour sortir de ce plan qui est parallèle au vôtre, si proche de ma vie, que je me sens attiré par ces erreurs que je comprends maintenant. Ma compréhension n'empêchant pas encore les liens de me retenir. J'ai du mal à me décrocher de moi-même ou du moins de ce que j'ai été. Ce que j'ai compris de l'image, si j'avais pu le vivre, je n'en serais pas là aujourd'hui. C'est sur terre dans sa vie qu'on prépare le plan qui vous accueillera. Je suis sans cesse en découverte de quelqu'un que je connais très mal et qui aurait pu être moi. Je me suis vécu autrement, en porte-à-faux.

Quand cela arrive aux flots d'une pensée silencieuse je récapitule le souvenir des choses passées, je soupire sur le manque de tant de choses gâchées...

Dans ce que j'ai vécu de moi il y a eu du pour et du contre. Sur le plan humain dans ces propres valeurs-là, j'ai mis beaucoup de pour. Le contre que je n'ai pas vu pèse lourd ici, aussi lourd que ce pour ne pèse rien. La balance est faussée, depuis mon arrivée.

J'avais en bas le ciel à ta porte, elle était grande ouverte, je n'en franchis le seuil que maintenant. J'avais la matière dense à ma portée, je n'en réalise la grandeur et la valeur que maintenant.

Tu as la matière pour y travailler, c'est un outil admirable, et voilà que je t'envie presque de le savoir déjà. Mais sans regret car mon instrument corporel ne pouvait plus me servir tel qu'il était. Trop perturbé, déformé par des tas de conneries. Il a servi à mon œuvre, à une œuvre. Car vue d'ici l'œuvre est valable en elle-même, validée par elle-même, par sa manifestation, elle est impersonnelle. Ça je le découvre aussi.

J'ai pu enfin emprunter quelques courants nacrés dont je t'ai parlé. Ils m'ont porté plus haut vers la lumière, ce plan-là est plus transparent, plus léger, les vibrations y sont plus rapides. Elles m'éloignent de vous mais je n'y reste pas en permanence encore. Ce sont des échappées belles, des glissades immobiles dont ma conscience suit le fil d'ouverture en ouverture.

J'ai encore du gris dense en moi c'est pourquoi je ne peux supporter longtemps les vibrations de ce monde-là dont il m'exclut.

Affine-toi de plus en plus en pensée, en parole et en action, ton au-delà dépend de toi et de toi seule. Ton plan ici sera ce que tu en fais en ce moment dans ta vie. Soigne-le cela en vaut la peine. Le passage de ce qu'on appelle la mort est très intéressant. Il faut le préparer. Ce qui m'a aidé quand même c'est que je l'ai franchi sans aucune peur. Sans peur du tout. En fait j'aspirais à ce passage d'une façon curieusement positive. Moi qui connaissais le monde entier, ce pays-là fut une surprise. J'arrivais à une destination inconnue et je m'y attendais si peu vu l'état de mon départ. Mais c'est finalement au bout du compte un passage qui n'est inconnu que du corps que l'on quitte. L'âme, la conscience, la vie, appelle ça comme tu veux, la connaît bien et peut-être est-ce pour cela que je n'en avais pas peur ? Intuition de la nuit des temps, je ne sais pas encore. En ce moment je suis toujours en contact avec toi même quand tu n'écris pas.

Ouvre-toi de plus en plus à l'« UN »...

Nous sommes en tout et tout est en nous.

Dans ma vie de chair, avant, ces deux phrases que je

n'aurais jamais pu écrire exprimaient les clichés les plus plats que l'on puisse imaginer. Pourtant ici je ressens tout cela par éclairs, je le suis par conscience élargie.

De plus en plus je suis en contact avec une plus grande lumière. Je fais partie d'une sorte de groupe dont la conscience me reconnaît non pas par mon nom mais par mon être, et pour qui tout ce que j'ai accompli est réel et compte.

J'ai purgé ici beaucoup de choses et je continue. Je suis moins près de l'humain, du plan physique qu'avant. Il faut que tu sois lisse et sereine pour te mettre à ma portée.

Il y a des êtres de lumière, c'est comme si l'amour se rapprochait de moi, il devient moins inaccessible.

Il y a des fleurs en moi qui éclosent et que je n'avais jamais soupçonnées avant. Or elles étaient là déjà. La somme de souffrances morales sur terre est l'engrais qui les a fortifiées ici. En bas c'était une barrière qui me bloquait je ne m'en suis pas servi de tremplin, les ressorts étaient cassés, ou peut-être que je m'y complaisais ? Ici cette souffrance m'aide à monter. C'est un peu comme si j'avais fait des devoirs et qu'à présent je passe des examens sur l'acquis d'un travail dont je ne connaissais pas la valeur.

Si je revenais, pourvu que mon prochain corps n'oublie pas encore tout ça !

Ta vie est un champ de blé que tu moissonnes pour faire du pain pour les autres. C'est beau vu d'ici.

J'ai encore beaucoup travaillé à me déblayer !

Les courants nacrés sont à ma portée. Je peux rencontrer certaines personnes dans leurs nuits tandis qu'elles dorment. J'ai du mal à voir les petits problèmes qu'ont les gens que j'aime, je ne perçois d'eux qu'un état lumineux ou sombre. Je vois les grandes lignes de conduite, je ne suis plus vraiment autour de vous comme à un certain moment passé. L'amour me relie toujours à vous mais d'une façon plus fluide, différente.

L'univers ici est à portée de cœur.

La réalité de ce plan que j'appelle de courants nacrés j'y suis maintenant, ça y est. C'est si étrangement autre et nouveau que l'imagination sur terre ne peut pas y parvenir.

Tu adorerais ce plan où je suis maintenant.

Mon amour est toujours avec vous bien que je sois très occupé. Je commence à pouvoir mettre de l'ordre.

Par exemple entre les illusions d'être et les choses fondamentales. Parmi les premières je classe maintenant mes deux images, ma guerre, mes décorations, les jugements des autres, le qu'en-dira-t-on, le sexe, le vernis de cette façade avec laquelle on aborde les autres et qui nous masque.

Dans les choses fondamentales je classe en gros tout ce qui est parallèle à nous lorsque nous évoluons sur terre, tout ce qui est invisible et dont la pensée fait partie. Et évidemment la mise en œuvre de certaines qualités bien humaines telles que la volonté et la discipline qui nous aident à polir nos émotions.

Il m'est actuellement extrêmement curieux de voir parmi vous certaines personnes vivre en fonction de mes illusions passées. Et que les choses fondamentales leur échappent comme elles m'échappaient.

Et je ne peux rien en dire.

Ici c'est un monde indescriptible où des champs de lumière voient éclore des fleurs d'amour ; des rayons de joie qui émanent de moi font naître tout cela. J'ai perdu ma grisaille. Je suis détaché de la souffrance que vous pouvez éprouver à présent et je ne suis plus vos états, vous êtes trop loin.

Malheureusement tant de choses que rien ne peut expliquer à personne quand « personne » est hermétique télépathiquement. L'importance donnée à certains événements bascule ici, car les effets sont gommés par des causes vivantes.

Au sujet de la souffrance, elle n'est plus, elle n'existe plus ici, mais je perçois ceux qui souffrent encore. Si tous vous pouviez prendre conscience que l'amour est la seule question et la seule réponse.

On n'aime jamais trop, on n'aime jamais assez.

Seuls les sentiments soulèvent les émotions et compliquent tout pour vous.

Sais-tu que d'ici j'ai l'impression que la négativité de la

souffrance glisse sur ton psychisme sur lequel elle n'a aucune prise, c'est curieux à ce point, mais ton équilibre stabilise et neutralise les effets négatifs.

Je suis si bien en ce moment. Six mois de votre temps que j'ai quitté Paris pour des contrées passionnantes, riches, des contrées qui sont à l'intérieur de moi et au bout desquelles je suis guidé. Il m'a fallu faire le tour de tout ce bagage encombrant avec lequel je suis parti. Rien n'était bien rangé. Je suis parti si vite ! Cela dure une seconde et cela m'a pris une vie. Ce fut difficile ici aussi. Très difficile par moments.

L'univers m'appartient et la Terre y est si petite. C'est exaltant et un peu triste. Je prépare beaucoup de choses dont je te parlerai peut-être plus tard.

Nous devons travailler ensemble un jour mais je ne peux rien en dire de plus, cela n'est pas le moment. J'aborde maintenant ce qu'avec des mots on pourrait qualifier de courants mauves de l'humanité.

J'avais toujours peur sur terre qu'on ne m'aime pas, les critiques, les gens, tout le monde. Toujours peur de déplaire, c'est pourquoi par moments je provoquais par le silence ou l'indifférence pour qu'on vienne à moi.

Ce que j'appelle les courants mauves de l'humanité sont le meilleur d'elle-même. C'est une sorte de réservoir d'énergies colorées qui vous surplombent et se déversent mais dont les flux ne trouvent une possibilité de se canaliser uniquement chez certaines personnes qui ont maîtrisé leurs pensées et calmé leurs émotions. Il faut aussi un physique en bonne santé, cela ne fait pas beaucoup de monde concerné ! Pouvoir les canaliser c'est une merveille utile pour l'humanité, l'inspiration dans tous les domaines vient de là,

mais y être, en faire partie est inexplicable ! J'en ai captés sur terre qui sont passés dans la qualité des romans mais j'ai beaucoup déformé avec mon cerveau. Par l'imagination qui est un début d'intuition, je captais ce plan mais cela ne coulait pas sans détours. D'où le délire de l'imagination qui, alliée à ma raison dans un mauvais alignement, m'a toujours beaucoup perturbé.

L'écriture est un besoin absolu d'alignement sur des plans qu'on ignore. On écrit parce qu'on est aligné sur un certain plan. Je suis très bien ici, c'est merveilleux. C'est très beau. La pureté que je trouve ici est tout à fait extraordinaire, avant ma mort je la voyais beaucoup dans l'image, et non dans son essence. Je trouvais par exemple un visage pur. Ici ça ne veut plus rien dire bien sûr.

Évidemment je semble vous raconter des banalités, j'ai dit souvent que je travaille, je ne dis rien de ce travail vraiment mais il y en a deux sortes. Le travail sur moi, étapes de la conscience qui s'ouvre et dont je parle ici, et un travail de groupe altruiste dont je ne peux rien dire. Cela n'a rien à voir avec un travail comme on l'entend sur terre. Si je vous semble plat, c'est que ce monde en plusieurs dimensions, sons, couleurs est un monde subtil qui ne ressemble à rien de connu et qui pourrait être comparé à tous les effets connus du feu qui existerait en soi sans qu'il y ait feu comme on l'entend sur terre. Un feu sans flammes en quelque sorte. Ici tout n'est que matière subtile, orientation, direction, lumière, pensée formée et forme-pensée. Mais je ne vais pas rester ici, c'est un temps que je subis, dans la périphérie matérielle et subtile qui vous échappe. J'ai beaucoup de chance, je n'ai pas eu à souffrir longtemps ici. Ce fut un passage très pénible puis le bien-être relatif qui a

suivi m'a placé en détachement sur orbite nacrée puis mauve.

Je suis prêt à autre chose dont je ne sais encore rien sinon que ça continue encore et encore et que dorénavant je dois me retirer complètement des affaires terrestres.

Donc même la manifestation de ce lien doit disparaître. Je sais que je reviendrai vers toi pour compléter ce qui précède mais ça n'est pas le moment.

L'amour demeure mais le temps est précieux, parce qu'il n'existe pas comme vous le connaissez, je reviendrai dans deux/trois ans peut-être terminer ce travail. J'aurai le recul nécessaire pour maîtriser à nouveau certains aspects de moi qui sont absents de ces messages. J'ai subi un lavage en vibrations cosmiques, et ça secoue crois-moi. Après ce que j'avais vécu cela fait beaucoup pour un seul homme, mais quand le corps n'est plus là... ! Car c'est aussi douloureux même si ça l'est différemment. Ici on ne peut pas éluder ni se fuir, tous les chemins mènent à soi car ils sont soi-même. C'est donc pénible, très pénible. Mais maintenant c'est fini, je passe à autre chose.

De plus ici la pensée étant présente constamment, en mouvement constant, ce que je te faisais parvenir par bribes ou phrases étaient des traits courts, peut-être pas toujours intéressants pour vous mais qui balisaient mon parcours. Quelques notes pour une transformation de la forme en informel avec ce que cela comporte d'absences et de sensations comblées par des couleurs vécues au sein d'énergies tourbillonnantes ou linéaires qui font bouger et ordonnent l'univers. J'étais un courant énergétique sur un flot d'énergies dont les marées avaient le rythme de mon évolution et

de ma compréhension. Des vagues souples m'ont prêté leurs mouvements du gris foncé au mauve le plus diaphane, le plus éthéré. Il n'y avait rien d'extraordinaire à en dire sinon que tout cela est matériellement vivant sur d'autres plans, dans d'autres formes dont la densité vous échappe par sa subtilité électrique.

Je fus l'espace d'un moment une antenne au poste de votre vision. Moi qui avais imaginé ma vie, je vous le dis, je ne pouvais que vous transmettre cette réalité extérieure à l'imagination qu'il vous faut à nouveau imaginer.

Et le pire est qu'il n'y a aucune séparativité entre nos plans. Ce sont des différences que nos différences rendent infranchissables sauf pour certains êtres qui peuvent les capter. Il existe une continuité de conscience dans laquelle chacun coupe sa propre part, séparant son morceau de vie de celui du voisin immédiat. Alors en plus quand la mort entre dans ce jeu de vie, la coupure se fait plus dure, c'est celle d'un sabre et la part invisible est bel et bien escamotée. Ni vu, ni connu. Parti. Fini.

Non, c'était trop simple. Ça ne marche pas ainsi. La vie a bien plus d'imagination. Elle est trop créative, trop inventive, trop multiple pour se défaire de l'unité qui motive tout cela.

Il n'y a pas de séparativité et le vieil instinct humain à vouloir être deux en est la preuve. C'est l'amour qui est la vraie raison et le marchepied vers la seule cause.

Il n'y a pas de séparativité. Moi qui ai vécu coupé en morceaux dans des activités diverses, moi qui ai eu deux images d'écrivain bien distinctes, moi qui ai vécu à mille à l'heure sur ma moto, dans des avions, des trains, des

bateaux, moi qui me suis morcelé une vie durant, moi qui me suis atomisé, moi qui ai eu deux prix littéraires, moi qui ai vécu la dualité plusieurs fois à la fois, je peux vous dire aujourd'hui d'où je suis que la séparativité, cela n'existe pas.

J'ai tout fait pour être plusieurs inconsciemment, j'ai mangé à plusieurs les différentes parties de ma vie, pour finalement me retrouver UN désespérément et merveilleusement UN. Et cet UN furieux n'a pas pardonné aux autres leurs trahisons. Il les a tués pour mieux les retrouver, pour mieux les intégrer.

Je suis UN avec vous aussi.

Ce plan d'où je vous le dis est une partie de l'unité universelle dans laquelle nous évoluons vous et moi sur des plans différents qui sont liés. Je suis UN indestructible, comme vous. Je ne vous demande pas de me croire ni de croire à l'impossible, nul n'y est tenu, mais essayez simplement de trouver en vous l'intuition, la sagesse, le cœur pour le comprendre.

Quoi qu'il en soit j'avais à vous parler, à vous le dire même si vous ne voulez pas m'entendre. Qu'importe. Si l'un de vous seulement m'entend il alimentera de sa note lumineuse les courants mauves qui peuvent vous parvenir et pour celui-là ce monologue posthume valait la peine d'être transcrit.

Dans l'unité qui nous sépare maintenant de sa multiplicité il me faut prendre congé de vous. Chou, en souvenir de ce petit chat qui naquit dans ma valise en Grèce, parce que tu t'entendais si bien avec sa mère et que j'avais baptisé d'un nom russe, prémonition ? Aspiration ?... C'est sur ce

prénom de chaton qui mangea grâce à toi du blanc de
poulet très tôt que je vous quitte.

LUBOMIR

AMOUR. PAIX.

Paris, 24 mars 1984

Table des Matières

leïla chellabi

Du même auteur

© Chellabi 2013

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas...
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Génération
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'Amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres... »
 Mon Actuscan 2 (gratuit)
 « Du temps des gilets jaunes etc... »
 Mon Actuscan 3 (gratuit)
 « Pour de plus justes relations humaines »
 Mon Actuscan 4
 « Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
 Mon Actuscan 5
 « Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous... »
 Mon Actuscan 6
 « L'Amour inconditionnel »
 Mon Actuscan 7
 « Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
 Mon Actuscan 8
 « Feu mon Ami »
 Mon Actuscan 9
 « Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
 De Shamballa à Rabat
 2001 : Les citoyens la politique
 Manuel citoyen
 Il sera une fois la citoyenneté
 Citoyenneté : l'Avenir du Futur
 Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
 Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
 Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
 Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
 Supramental Mon Ami (spirituel)
 Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
 Essai sur la Pensée libre
 Liberté Bonheur
 Pourquoi ? Comment ?
 Roman Vie Fiction
 Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine

Le sang du calice de Morya (gratuit)

À Nos disciples

Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa

Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie

Du Silence de Dieu au Principe christique

Le cœur ouvert

... de Shamballa... aux Caraïbes

Livre d'or

Maîtrise initiatique dans l'incarnation

Les Saisons de la Transformation

Expérience et Maîtrise

Sur les pas de Christ et au-delà

La Source et le moyen

La Mère le monde et vous tous

Du rêve ou de son Absence

De l'Esprit au sexe

Unité de synthèse et Magie Divine

L'Envol

Ange Ô mon Ange

La 7ème étape

Énergétiquement Vôte

Réponse aux « channelings »

Transition et Vie

« ... de la Cellule ... »

Le Nomade de l'Amour

Cœur Ô mon Cœur

Le Yoga du feu

Devas

D'un Point de Vie ésotérique

Cendres de glace - Poussière d'étoiles

Le couple gnostique

Prophètes et Médiateurs

Connexions - Devas Violets

Cœur Kaléidoscope

Originally written in English

Paddy's World (gratuit)

My word again

The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene

The blood of Morya's Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

© Chellabi 2013
Couverture LC
ISBN 978-2-36633-040-3

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com